

Recherches sociographiques



Neil BISSOONDATH, *Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*

Fernand Ouellet

Volume 37, numéro 2, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057042ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057042ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (1996). Compte rendu de [Neil BISSOONDATH, *Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*]. *Recherches sociographiques*, 37(2), 328–330. <https://doi.org/10.7202/057042ar>

Neil Bissoondath, *Le Marché aux illusions. La méprise du multiculturalisme*, Montréal, Boréal/Liber, 1995, 242 p.

Neil Bissoondath s'attaque avec intelligence et sensibilité à une question très controversée, la politique canadienne du multiculturalisme. Au Canada anglais, cette politique est devenue, selon lui, un veau d'or qu'on ne peut critiquer sans se faire accuser de racisme. On est en présence d'une orthodoxie dont une société libre doit se méfier : «L'orthodoxie elle-même est une forme de tyrannie et l'idéologie — politique, sociale, ethnique, économique — l'ogre auquel tout est sacrifié» (p. 19).

L'intérêt principal de son ouvrage réside dans sa capacité d'aborder la question du multiculturalisme sous l'angle très général des défis de la pluralité ethnique et religieuse pour l'identité individuelle et collective. Ce qui l'intéresse, c'est le multiculturalisme «comme une attitude face à la vie et au monde et comme manière de déterminer l'idée qu'on se fait de soi et de sa place dans la société» (p. 21). Son livre est parsemé d'éléments autobiographiques qui permettent de saisir pourquoi il a été amené à s'interroger sur la possibilité de filtrer la vie de quelqu'un à travers son appartenance ethnique ou la couleur de sa peau et à se méfier des doctrines officielles sur l'harmonie interethnique. Sans nier l'importance des racines culturelles, il refuse d'en être prisonnier : «L'idée qu'on se fait du passé, objectif et personnel, peut être la source d'un perpétuel ressentiment ou le point de repère qui permet de comprendre qui on est et la place qu'on occupe dans le monde» (p. 41).

Après avoir défini sa perspective, Bissoondath décrit le contexte dans lequel la politique du multiculturalisme a été instaurée. Sa critique ne se limite pas à l'analyse des circonstances historiques et politiques qui ont conduit à l'adoption de cette politique (chapitre 3), mais elle se situe dans le cadre de la crise d'identité que traverse le Canada anglais et de la montée de la droite (chapitre 4). Selon lui, le rejet de la politique du multiculturalisme par la droite canadienne anglaise est la manifestation à la fois d'une nostalgie d'une culture homogène et de la recherche d'une impossible «pureté ethnique», alors que l'identité canadienne est devenue problématique. Mais la montée de la droite s'appuie sur quelque chose de réel : l'affaiblissement des valeurs qui transcendent celles des diverses ethnies qui composent la société canadienne : «C'est ici que le multiculturalisme a échoué. En effaçant le fondement de l'identité et de la nature de ce qui est canadien et en créant une incertitude autour d'elles, il a affaibli la portée des valeurs canadiennes, ce que signifie être canadien» (p. 84).

Dans les trois chapitres suivants, qui constituent le cœur de l'ouvrage, Bissoondath avance plusieurs raisons de rejeter la doctrine du multiculturalisme comme cadre général pour définir les relations entre les citoyens dans une société marquée par le pluralisme ethnique et religieux. Le multiculturalisme conduit inévitablement à une simplification des cultures et à l'élimination du côté sombre des traditions culturelles. La compréhension de la culture qui se dégage du festival Caravan et d'autres festivals du même genre s'apparente à l'idée que l'on a de la jungle africaine après être allé à Disneyland. Avec tous ses festivals et ses célébrations, le multiculturalisme ne peut rien faire pour construire une idée réaliste et lucide de nos voisins. Il peut en outre encourager un excès de sensibilité qui conduit à des aberrations comme dans le cas célèbre de la juge Verreault qui a condamné moins sévèrement un père musulman parce qu'il avait protégé la virginité de sa belle-fille, une valeur importante dans sa culture, en la sodomisant plutôt qu'en ayant avec elle des relations sexuelles normales. L'auteur s'élève également, d'une manière peut-être un peu trop absolue, contre les politiques

de discrimination positive à l'emploi à qui il reproche de cultiver le ressentiment, de risquer d'accorder une prime à l'incompétence et de fournir des excuses toutes faites pour ne pas faire les efforts intellectuels nécessaires à toute réussite (chapitre 5).

L'auteur décrit ensuite, d'une manière très pénétrante, avec des exemples tirés des écrits de quelques écrivains émigrés, comment les « communautés culturelles » ont souvent un sens aigu de leur ethnicité et sont pour la plupart « racisées ». « Être "racisé", c'est s'être fait une conception raciale de la vie, avoir appris à se voir soi-même et à voir son passé, son présent et son futur à travers la couleur de sa peau » (p. 115). C'est également se considérer comme une victime. Bissoondath rejette cette vision des choses et soutient que « ni l'histoire, ni l'ethnie, ni la culture ne sont une fatalité : les êtres humains leur échappent par l'intelligence et l'ironie » (p. 116).

D'autre part, le multiculturalisme encourage les membres des communautés à s'enfermer dans des ghettos et à accepter la marginalisation. Au lieu de fonctionner comme le symbole d'un rapprochement, le « trait d'union multiculturel » peut facilement devenir une forme pratique d'exclusion. C'est, selon l'auteur, une raison suffisante pour le rejeter : « Les différences sont déjà assez évidentes sans qu'elles soient amplifiées par le multiculturalisme officiel et le culte grandissant de l'identité raciale et ethnique » (p. 134). Une autre bonne raison de s'objecter au multiculturalisme est qu'il encourage les membres de ces communautés à transporter au Canada les conflits ethniques qui sont souvent une des raisons qui les ont forcés à quitter leur pays d'origine.

Enfin, le multiculturalisme doit être rejeté parce qu'il ne permet pas de poser la difficile question des limites. Si tout ce qui est culturel est considéré comme sacré, il faut que la société ambiante s'y ajuste, quels que soient les inconvénients que cela occasionne. Bissoondath apporte plusieurs exemples tirés de l'actualité canadienne qui démontre qu'il s'agit là d'une position intenable pour quiconque accorde une valeur aux droits et à la dignité de la personne : infibulation et excision des jeunes filles, préférence pour les enfants mâles, remplacement de la loi canadienne par la loi islamique, établissement d'un réseau d'écoles séparées pour les Noirs, etc. Dans tous ces cas, le multiculturalisme nous a rendus craintifs et hésitants alors qu'il aurait fallu fixer la frontière de ce qui est acceptable. Tous ces excès illustrent « la psychologie de la division sans limites » et ils révèlent un mépris pour les valeurs juridiques et éthiques qui forment la société canadienne et sont formées par elle. « Si le Canada, en tant qu'idée historique, sociale, juridique et culturelle, n'exige pas le respect pour lui et pour ses idéaux, pourquoi alors s'attendrait-il à quelque forme de respect que ce soit ? » (p. 156).

Le chapitre 8 introduit le lecteur à quelques débats récents chez les écrivains du Canada anglais. L'auteur discute du problème de la censure et de l'envahissement des salles de cours des universités par des commandos rattachés à des groupes d'intérêt, des accusations de racisme qui ont été portées contre lui en tant qu'écrivain de couleur, de la controverse soulevée autour du colloque organisée par l'Union des écrivains du Canada et réservé exclusivement aux écrivains des premières nations et des minorités visibles, de la doctrine de l'« appropriation culturelle » qui stipule que les Blancs ne peuvent écrire sur les Noirs, les hommes sur les femmes, les non-autochtones sur les autochtones. Ce chapitre contient un plaidoyer éloquent en faveur de l'importance de la liberté et du « droit à offenser » dans la création littéraire et une dénonciation des agitateurs dont les réactions à une oeuvre littéraire sont fondées sur des obsessions idéologiques et se termine par une dénonciation du message de division véhiculé par le multiculturalisme.

En somme, nous sommes en présence d'un livre important et agréable à lire qui explore avec courage et indépendance d'esprit les multiples aspects de la politique du multiculturalisme et qui en démontre les principales dysfonctions. C'est une lecture fortement recommandée à tous ceux qui éprouvent une certaine perplexité devant les revendications identitaires des divers groupes qui constituent les sociétés pluriethniques modernes et devant les politiques élaborées par les gouvernements pour faire face aux défis du pluralisme ethnoculturel.

Fernand OUELLET

*Faculté de théologie,
Université de Sherbrooke.*

Gérard ÉTIENNE, *La question raciale et raciste dans le roman québécois*, Montréal, Les Éditions Balzac, 1995, 216 p.

Avant d'écrire le présent ouvrage, Gérard Étienne a étudié le racisme et le traitement racial dans 47 romans québécois. Cet intellectuel, jadis condamné par le régime Duvalier, a privilégié une analyse pluridisciplinaire en utilisant des notions de sémiotique, d'anthropologie, de linguistique et même de mathématiques. Une telle approche, on s'en doute, met en lumière les forces et les faiblesses de l'essayiste, car il est difficile de maîtriser parfaitement tous ces domaines. Peut-être l'analyse mathématique nous semble-t-elle confuse et incompréhensible pour cette raison. On peut approuver la vulgarisation de certaines notions de sémiologie pour les lecteurs non initiés, mais l'auteur aurait dû en faire autant pour les mathématiques. Il nous semble que le lecteur est sûrement plus familier avec les sciences humaines qu'avec les sciences pures, d'où notre perplexité devant une succession de tableaux et de graphiques dont la finalité nous paraît obscure.

Toujours sur le plan méthodologique, nous ne saisissons pas clairement pourquoi l'auteur a dû recourir à des notions de sémiotique pour parvenir à des conclusions psychanalytiques (p. 121-136). En revanche, l'analyse sémiotique de *Va voir au ciel si j'y suis* fait preuve d'une application adéquate de cette approche. Menée de façon rigoureuse, cette étude de texte traite d'une altérité vécue avec respect et, en montrant l'envers du racisme, permet de mieux comprendre les visées de l'auteur à l'aide d'un exemple pertinent.

Dans un autre ordre d'idées, Gérard Étienne a su faire ressortir le caractère raciste de plusieurs citations. Cependant, le lecteur aimerait parfois savoir si cette discrimination est imputable au romancier ou au personnage narrateur. Certains passages, fortement empreints d'ironie, semblent indiquer une indiscutable distanciation de l'auteur envers les propos de son personnage, ce qui conduit à l'atténuation ou à l'absence du racisme. Nous aurions aimé en savoir davantage à ce propos.

Gérard Étienne montre bien le racisme dissimulé de certains auteurs légitimés, mais il tombe parfois dans des évidences. À quoi bon citer les oeuvres de Gérard de Villiers? Cela